



En Liberté

La Nouvelle
Numéro 11 - avril 2026

Thème libre

Le pari était audacieux : vous accorder la totale liberté pour présenter les textes de votre choix ! Pourquoi audacieux ? Parce que nous ignorions quel point commun allait vous fédérer ? Quel fil conducteur imaginerions-nous pour ce numéro de **La Nouve** ?

Après coup, l'expérience a apporté plusieurs enseignements.

D'abord la participation s'est révélée moindre qu'aux précédents concours. Cette leçon confirme les rumeurs parmi les organisateurs de concours et les souhaits confiés par des auteurs : vous préférez un thème à explorer, à exploiter pour vous exprimer. La liberté vous fait aussi peur que nous ne la craignons !

Une autre tendance a confirmé les échanges avec des éditeurs. Une énorme majorité de textes sont bien écrits au niveau de la langue, les conjugaisons respectées, les accords à leur place. La ponctuation reste discutable, mais comme elle offre plus de souplesse, le débat paraît ouvert.

Par contre, un tiers des nouvelles reçues laissent le lecteur dans l'expectative, nous en premier. Pas de chute, elles n'offrent pas d'explication et sont dépourvues d'éclairage... Qu'a voulu dire l'auteur ? Savait-il lui-même où il allait ? Aux lecteurs de comprendre et de conclure.

Enfin, une pratique perdue, même si elle diminue : les textes plus oraux qu'écrits, avec force phrases sans verbe, voire un mot isolé entre deux points, obligeant le lecteur à définir le sujet pour en apprécier la concordance !

Si toute médaille a son revers, la réciproque est aussi vraie.

Le choix du jury fut facilité, il s'est presque imposé sans discussion : les textes compréhensibles, écrits dans la langue qui nous réunit, ont reçu la préférence de manière naturelle.

Quatre micro-nouvelles de moins de 1 000 caractères et six nouvelles plus longues ont charmé les membres de **La Piterne**.

Gageons qu'ils vous offrent aussi des moments agréables de lecture.

Jean-Patrick Beaufreton

En liberté

Brouillards.....	3
Rendez-vous nocturne.....	5
Témoins inattendus.....	5
Le monde est fou.....	8
Validior manuum dextra est.....	9
Le feu d'un indigné.....	11
Côté mer.....	13
Révélation.....	13
Horizons.....	16
Bourrasques.....	16
À bas les vacances.....	18

Publication de l'Association *La Piterne*
Directeur de publication : Jean-Patrick Beaufreton
Illustrations : Pixabay.com et IA Raphaël
ISSN : 2969-5988

À vos plumes

Innover, tenter, risquer. Voici le marché que nous mettons entre vos mains.

La Nouve vous invite à vous pencher sur un sujet grave :

LA PARESSE

Une seule contrainte : ne jamais utiliser ce mot, ni ses dérivés : adjectif, verbe, adverbe, néologisme...

Présentez une œuvre de 8 000 à 12 000 caractères, titre et espaces compris et/ou une micro-nouvelle ne dépassant 1 000 caractères. Les propositions sont reçues, jusqu'au dimanche 31 mai 2026, à

contact@lanouve.fr

Le règlement détaillé est sur le site lanouve.fr pendant toute la période de l'épreuve. La sélection se fonde sur l'originalité, la qualité narrative et rédactionnelle, le respect du français.

Les nouvelles retenues seront publiées dans le magazine numéro 12 en juillet 2026... si l'équipe organisatrice n'est pas atteinte par le sujet !

Brouillards

Un épais brouillard s'était abattu sur la ville. On entendit un train au loin. Il entra en gare mais ne s'arrêta pas. On distinguait à peine deux silhouettes sur le quai désert, balayé par un vent glacial. Jouxant cette gare située au milieu de nulle part, oubliée de l'organigramme de la SNCF, survivait le dernier café-restaurant dans ce qui fut une cité prospère. Il pouvait se passer des heures avant qu'un TER poussif ne s'y arrête. Il fermera faute de reprenneur lorsque le patron se décidera à prendre sa retraite. À soixante-quinze ans, Déodat avait du mal à raccrocher. Les rares clients habituels étaient devenus, au fil du temps, des amis. Il n'avait pas le cœur de les abandonner mais aussi de se retrouver seul, face à des journées sans fin.

— Qui sont ces deux-là, sur le quai d'en face ? pensa le cafetier imaginant leur air perdu.

Ils scrutaient l'horizon limité par le brouillard, espérant voir apparaître un autre train.

— Ils se croient dans une ville desservie plusieurs fois par jour. Ils ne savent pas qu'ici, c'est une ville abandonnée, oubliée petit à petit, soupira Déodat désabusé. Les jeunes sont partis à la grande ville ! Ne restaient plus que ceux qui ne pouvaient faire autrement et surtout la clinique là-haut qui permettait à la commune de vivoter.

Autrefois établissement pour tuberculeux, il avait été revendu plusieurs fois. Ses propriétaires actuels l'ont transformé en maison de repos puis en "asile de fous". Baptisée *La Clinique du Soleil*, nom que Déodat et ses copains trouvaient prétentieux.

Il courait d'étranges bruits sur ce lieu et sur ses pensionnaires qu'on ne voyait jamais en ville et qu'on distinguait mal derrière les hautes grilles. Personne, à sa connaissance, n'y était jamais entré. Les salariés quant à eux, évitaient soigneusement les gens du cru. Le maire lui-même, interrogé à plusieurs reprises, restait évasif. Il se disait que les familles qui voulaient se débarrasser d'un membre encombrant l'y faisait enfermer. On murmurait que les hospitalisations étaient souvent forcées, avec la complicité du préfet.

Sautant d'un souvenir à un commérage, le fil des pensées de Déodat le fit s'exclamer :

— Bondu, ce ne serait pas des évadés de l'asile ?

Il se servit un petit blanc de l'arrière-pays, certes un peu râpeux mais qui, selon lui, remettait les idées en place. Les deux silhouettes étaient maintenant blotties l'une contre l'autre.

— Ils doivent être frigorifiés les pauvres !

Mi-généreux, mi-curieux, il ouvrit la porte de son café et leur cria :

— Il n'y aura pas de train avant cet après-midi. Vous ne voulez pas prendre un petit café et vous réchauffer un peu ?

Les inconnus sursautèrent, surpris par la voix de cet homme qu'on devinait à travers le brouillard alors qu'ils se croyaient seuls au monde. Se soutenant l'un l'autre, ils traversèrent la voie.

Lorsqu'ils s'approchèrent, le cafetier distingua un homme plutôt jeune, genre fils de bonne famille et une femme plus âgée, au port élégant malgré sa tenue. Il les fit entrer et leur servit deux cafés qu'ils avalèrent goulument. Il possédait un instinct infailliable pour repérer les estomacs vides :

— Une petite tartine vous ferait-elle plaisir ?

— Oh oui, merci ! répondit l'homme.

La femme, l'air prostré, gardait le silence.

Déodat hésita à leur proposer du vin. Après tout, s'ils venaient de l'asile, ce n'était pas très recommandé. Son regard curieux se posa sur les deux sacs à dos détrempés.

« Se sont-ils évadés ? songea le patron. On ne va donc pas tarder à les signaler... Et si on les retrouvait dans son café ? »

— On pourrait avoir un petit verre de vin ?

La voix de l'inconnu fit tressaillir Déodat qui remarqua que la dame avait repris des couleurs après avoir mangé.

« Donc, son fils est venu la délivrer de cet asile où elle était probablement séquestrée. Mais qui donc l'avait enfermée ? Peut-être des héritiers pressés ? Un mari qui voulait refaire sa vie ? Quel est le rôle de ce fils qui paraît si attentionné ? À moins qu'il ne fasse partie du complot ? »

Déodat était content d'être de l'aventure. Il se voyait déjà en train la raconter avec force détails à ses amis. Et à tous les nouveaux clients ! Ayant vent de l'histoire, ils ne tarderaient pas à pousser sa porte.

« Une fois que ces deux-là se seront restaurés, ils deviendront plus bavards. »

Ils réclamèrent un peu de pain supplémentaire, puis le fils s'enquit du dessert :

— Cela te ferait plaisir, n'est-ce pas maman, une petite douceur après toutes ces privations ?

— Oui, sourit-elle.

« Privations... donc à l'asile, on affame les pensionnaires ! se dit Déodat. Et puis, on ne sait rien de cet endroit, ni des patients, ni des soignants, ni des responsables. Si ça se trouve, ce sont des tortionnaires. Ils font peut-être même des expériences sur les malades !

— Il me reste un morceau de tarte aux pommes maison, faite par ma voisine Gisèle, mais elle est d'hier.

— Pas de souci, je suis sûr qu'elle est très bonne.

— Qu'est-ce que je vous sers avec : un café ?

Ainsi qu'il semblait en avoir l'habitude, l'homme se tourna vers sa mère, l'interrogeant du regard. Elle sourit et répondit :

— Auriez-vous du Tariquet ?

Le fils sourit à son tour :

— J'en étais sûr. Vous l'aimiez tant avec papa !

— Je vois que vous connaissez bien la région, ça fait plaisir, tenta le patron pour qu'ils lui racontent.

Ils ne répondirent pas, semblant recueillis à l'évocation de ce souvenir familial. Mais Déodat retint que la dame était veuve.

— Il fait bien bon chez vous, reprit la dame. Je ne t'ai pas dit, Florian, pour ne pas t'inquiéter, mais j'ai eu bien froid ces dernières nuits.

— C'est fini maintenant, répondit-il, en lui prenant la main.

— Vous n'étiez pas chauffés ? s'indigna Déodat.

— Ben non, ce sont des cellules de moines quand même.

« Je ne savais pas que la *Clinique du Soleil* était un ancien monastère ! » jubilait intérieurement le cafetier.

— Maman a été très éprouvée ces derniers jours. Heureusement qu'elle m'a appelé au secours parce qu'habituellement elle est trop fière.

— Au secours, vraiment !

— Ah oui ! tout à fait !

— Florian, tu exagères un peu, protesta la vieille dame.

— Arrête maman, je sais que tu es parfaitement

capable de te débrouiller toute seule mais là ce n'était plus possible !

Déodat se dit qu'il y aurait sûrement moyen de porter plainte pour maltraitance. Et avec un bon avocat... Il voyait déjà les journalistes et les télé de partout. Il serait certainement interviewé puisqu'il aurait été le premier à parler à l'une des victimes. À lui porter même secours d'une certaine manière. Son établissement allait retrouver sa fréquentation et son prestige d'antan.

— J'ai hésité à appeler ton frère Julien...

— Il t'aurait répondu qu'il était occupé, que ça tombait mal, qu'il était en déplacement ou sur un gros dossier...

Déodat fut frappé par la colère sourde que Florian dissimulait sous ses airs aimables.

La mère l'interrompit :

— Je sais mais sois indulgent avec lui. Il a beaucoup, beaucoup trop de responsabilités !

« Ainsi donc, la vieille dame a plusieurs enfants mais ils ont préféré l'enfermer plutôt que de s'en occuper ». Cette pensée avait un arrière-goût amer pour Déodat dont les enfants étaient tous partis très loin. « Mais comment ce Florian, qui a l'air d'être aux petits soins pour elle, a-t-il pu laisser faire ? »

N'osant poser la question directement, il choisit une façon allusive :

— Et comment vous vous êtes retrouvés là-haut ?

— Ben en suivant les itinéraires recommandés.

« C'est quoi cette histoire d'itinéraires recommandés ? Ils ont peut-être honte de la vérité. ». Déodat tenta une autre approche :

— Heureusement que vous avez pu trouver le chemin de la gare.

— Ça c'est facile : j'ai un GPS sur mon téléphone, mais il faut reconnaître que ça ne capte pas trop par ici !

Florian se rendit compte qu'il avait froissé le brave cafetier. Il s'en voulut d'avoir l'air du "gars de la ville" qui sait tout et prend les autres un peu de haut. Ne sachant comment rattraper sa gaffe, il préférera se taire.

— En tous cas, vous avez bien fait de quitter la clinique. C'est courageux de votre part.

— La clinique ? Quelle clinique ?

— Ben la *Clinique du Soleil*, vous ne venez pas de là ?

— Non, maman n'est pas malade, elle n'était pas hospitalisée.

Puis Florian, naïvement, commit sa seconde gaffe :

— Je n'aurai pas pensé que dans ce bled perdu, il y avait une clinique. Elle a bonne réputation ?

Vexé, Déodat fulminait intérieurement : « là, il se fout franchement de moi. En fait, sous leurs grands airs, ce sont des tordus ! »

— Vous ne la connaissez vraiment pas ?

— Mais pas du tout !

— D'accord et comment vous vous êtes retrouvés dans cette gare alors ? demanda-t-il, sûr que sa question allait les coincer et les obliger à avouer la vérité.

— En fait, maman suivait le chemin de Compostelle avec un groupe de pèlerins, mais elle a cassé ses lunettes. Sa vue ayant beaucoup baissé, elle n'était plus autonome. Refusant d'être une charge pour ses compagnons, elle m'a appelé pour que je vienne la chercher.

— C'était très gentil de ta part, mon chéri.

Et se tournant vers le patron du café :

— Vous savez, il a dû annuler plusieurs de ses rendez-vous !

Désarçonné, Déodat n'écoutait plus, ses chimères s'envolaient, il revenait au réel.

— Nous prendrons bien un autre café.

En les servant, il ne put s'empêcher de leur annoncer sèchement :

— Vous avez le TER, Albi-Toulouse de 15h47. Dans une demi-heure... sur le quai d'en face.

Penaud, le vague à l'âme, il retourna à son comptoir et se mit à le frotter frénétiquement comme s'il voulait dissoudre ses divagations.

Baye BOUALEM



Rendez-vous nocturne

Dans sa vie tourmentée d'adolescente, ce rendez-vous nocturne était devenu indispensable.

Comme tous les soirs, elle attendait avec impatience que ses parents s'endorment, pour se glisser dans son lit. Là, sous les draps et protégée par la couette, elle peut enfin transgresser les interdits parentaux.

Immédiatement, elle le saisit et il frémit à son contact. Ses doigts s'agitent avec aisance comme un virtuose sur son piano. Comme d'habitude, il réagit à la moindre de ses demandes, lui offrant plusieurs heures d'évasion.

Mais soudain le drap est brutalement arraché et son petit monde secret s'effondre sous les cris de son père en colère :

— Donne-moi ce téléphone et dors !

Henry de SERRES-JUSTINIAS

Témoins inattendus

J'avais du temps, un peu d'argent et désirais réaliser un vieux rêve ; partir en voyage pour une destination choisie au hasard.

Je me rendis à l'aéroport où le sort désigna Tokyo que je ne connaissais pas. J'achetai mon billet, fis l'acquisition d'un guide de voyage et réservai un hôtel pour la première nuit. Arrivée à Tokyo, je me rendis en taxi à l'hôtel. À la réception, on me donna la clé de ma chambre ainsi qu'une enveloppe. Installée dans la chambre, je lus les quelques mots suivants rédigés en français.

Chère madame Lemaire,

J'espère que vous avez fait bon voyage. Mon fils viendra vous chercher demain matin à 8h. Nous prendrons le petit déjeuner ensemble. J'ai hâte de vous rencontrer.

La lettre était signée M. Shimura. Étonnée, je voulus descendre à la réception signaler que ce message ne m'était pas destiné. Je ne m'appelle pas madame Lemaire et je ne connaissais pas de monsieur Shimura.

Pendant que je descendais les étages me séparant de la réception de l'hôtel, je me ravisai. Après tout, j'avais choisi Tokyo au hasard et ce message était peut-être aussi un signe du hasard !

Je verrais bien le lendemain matin. Il serait toujours temps de déclarer que je n'étais pas la personne attendue.

Je remontai dans ma chambre où, avant de me mettre au lit, j'expérimentai pour la première fois de ma vie les toilettes japonaises. La planche était chauffante. Des jets d'eau, à température variable, suivis d'une soufflerie se dirigèrent vers les parties intimes de mon anatomie. Enfin, un interrupteur permettait de déclencher une mélodie destinée à masquer d'éventuels bruits incongrus. Une fois au lit, je m'endormis rapidement impatiente de découvrir d'autres nouvelles sensations.

Le lendemain, à huit heures précises, je descendis dans le hall d'entrée. Un jeune homme s'avança vers moi, et dans un français impeccable, me pria de le suivre pour rejoindre la maison de son père.

Prête à découvrir la ville, son atmosphère et ses habitants, je suivis Masato sans hésiter.

Je me doutais bien que ma supercherie serait vite démasquée, mais pour l'heure avoir usurpé une identité m'amusait. Je comptais en profiter, au moins le temps d'un tour de ville, prête à vivre une aventure insolite.

Le trafic était intense en raison de la récente floraison des *sakura*, les fameux cerisiers pour lesquels les Japonais sont prêts chaque année à faire de nombreux kilomètres.

Après la traversée d'un chaos urbain, nous arrivâmes dans un quartier calme et Masato gara la voiture devant une belle grande demeure.

Une fois à l'intérieur, il me conduisit dans un salon où m'attendait son père. Monsieur Shimura était un petit homme élégant qui me salua poliment, demandant si j'avais fait bon voyage. Comme son fils, il parlait un français remarquable presque sans accent. Il m'expliqua son amour pour la langue française, né lors d'un long séjour en France. Depuis, il avait transmis cet amour à son fils qui rêvait de visiter Paris.

Il me remercia d'avoir accepté de me déplacer pour satisfaire leur demande.

Je n'avais aucune idée de ce qu'ils attendaient de moi et commençais à penser que je jouais peut-être un jeu dangereux. J'étais prête à rétorquer que je n'étais pas celle qu'ils attendaient quand il s'excusa. Impatients d'avoir mon avis, ils voulaient néanmoins me laisser le temps de m'acclimater. Masato m'expliquerait tout après le petit déjeuner.

Je ne comprenais pas ses allusions. J'étais partagée entre la crainte de me lancer dans une aventure douteuse et le désir de vivre un séjour hors des sentiers battus. J'étais prête à faire confiance à mon imagination. Je trouverais bien une explication justifiant mon imposture au cas où la vraie Françoise Lemaire apparaîtrait.

Nous nous installâmes autour d'une table pour prendre le petit déjeuner. Je goûtai le *tamago kake gohan*, du riz avec un œuf, puis testai les *tsukemono*, des légumes saumurés, accompagnés de thé vert. C'était surprenant, mais délicieux !

Une fois le repas terminé, M. Shimura s'éclipsa après avoir annoncé que Masato me conduirait dans le quartier Odaiba où nous trouverions, grâce à mes précieux conseils, ce qu'ils recherchaient.

Je n'osais poser aucune question. Nous prîmes le métro de la ligne Yurikamome ; le trajet offrait de belles vues sur la baie de Tokyo dans un quartier futuriste. Une fois hors du métro, j'aperçus une statue de la liberté. Masato m'apprit que le Japon en comptait plusieurs répliques depuis leur amitié avec les États-Unis. Ravie par cette première visite dans la ville, je m'étonnais que Françoise Lemaire ne se soit toujours pas manifestée.

Masato me proposa de prendre un café dans le parc en attendant l'ouverture du magasin. Je ne savais pas de quel magasin il parlait, mais ne posai toujours aucune question. Après avoir acheté deux minuscules gobelets de café agrémentés d'une pâtisserie au thé vert, il m'expliqua combien les Japonais étaient friands de ces petites douceurs. Notre café entamé, il commença à me parler de son mariage.

Ne sachant pas si Françoise Lemaire était déjà au courant, je lui tins des propos assez vagues. Je n'osais pas m'informer ouvertement sur les détails pratiques.

Pour lui, tout était prêt. Il avait seulement besoin de mes conseils pour leurs témoins. Lui et sa fiancée avaient choisi un mariage en costume traditionnel

mais ils n'étaient pas certains que ce soit une bonne idée pour leurs témoins. D'après lui, mon métier me permettrait de trancher cette délicate question.

Je n'y comprenais toujours rien, mais au moins, j'étais rassurée. Il ne s'agissait manifestement pas de quelque chose de dangereux, d'illégal comme je l'avais craint un moment.

Soudain, il s'écria que le grand magasin ouvrait ses portes et que nous pourrions voir les modèles sur place. Très intriguée, je le suivis dans un gigantesque complexe commercial. Tout autour de moi, des dizaines de cintres munis de petits vêtements me donnèrent l'impression d'être dans un magasin d'articles pour enfants. Plus loin, j'aperçus une série de landaus garnis de capotes de différentes couleurs.

Masato me tendit une ravissante robe blanche en organza avant de me demander si cela pourrait convenir au teint d'un teckel de couleur fauve. Je crus d'abord qu'il se moquait de moi. Balayant à nouveau les rayons d'un regard plus attentif, je pris conscience que nous n'étions pas dans un magasin pour enfants, mais pour animaux.

Je n'avais jamais vu de landaus destinés à transporter des chiens ou des chats, ni des rayons remplis d'accessoires pour habiller les chiens ; manteaux pour chaque saison, pantalons, chemises, chaussettes, chapeaux, maillots de bain, lunettes de soleil. Un énorme rayon était consacré aux types de couche pour chiens afin de les sortir en toutes circonstances sans devoir ramasser leurs déjections. Enfin, un comptoir mettait en avant une variété de plats préparés, destinés à satisfaire les envies de votre animal de compagnie.

La presse évoquait souvent le faible taux de natalité des Japonais. Était-ce la raison pour laquelle le marché autour du chien s'était tellement développé ? Ils n'avaient plus le temps, ni la place pour avoir des enfants. Désormais, pour certains couples, les animaux domestiques remplaçaient-ils les enfants ?

Masato et sa fiancée, quant à eux, n'avaient pas attendu leur mariage. Chacun élevait déjà un chien à la maison.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Masato me précisa qu'il voulait quelque chose d'élégant mais néanmoins confortable pour leurs témoins. J'appris que le Japon autorisait les candidats au mariage

à prendre leurs chiens comme témoins de leur union. J'eus beaucoup de mal à rester impassible, tant le fou rire me gagnait, mais décidée à jouer mon rôle jusqu'au bout, j'espérais comprendre celui de Françoise Lemaire.

Masato me présenta alors à une vendeuse chargée des nouvelles collections disposées sur plusieurs présentoirs. Elle semblait impressionnée par ma présence et je dus attendre qu'il traduise pour en comprendre la raison : j'étais la représentante parisienne de la célèbre collection *Marie-Claire* et de surcroît excellente couturière ; je m'étais déplacée de Paris pour l'aider à choisir une robe pour son chien et superviser sa confection, sur mesure, pour la cérémonie.

La vendeuse nous montra les derniers modèles des vêtements *Marie-Claire* ainsi que leurs accessoires pour les cérémonies. Avant de quitter, le magasin, Masato prit le temps de comparer chaque accessoire.

Sur le point de sortir, j'aperçus une jeune femme qui feuilletait un magazine *Marie-Claire*. Nous nous ressemblions un peu. Même genre de femme, grande, brune, les cheveux très courts. J'étais persuadée qu'il s'agissait de Françoise Lemaire.

Elle ne serait sans doute pas ravie d'apprendre que j'avais pris sa place et penserait probablement que j'avais voulu lui voler un contrat très lucratif.

Comme elle s'approchait de Masato, je pensai qu'il était grand temps de m'éclipser. Je prétextai une envie pressante et m'éloignai du magasin, laissant Masato perdu dans ses réflexions sur les robes en organza.

Je repris le métro pour m'éloigner au plus vite du quartier d'Odeiba, décidée à poursuivre mon voyage au Japon après cet intermède complètement loufoque.



Désormais avertie, je vis plusieurs landaus qui promenaient chiens ou chats dans les rues. Je récupérai mes bagages à l'hôtel, me rendis à la gare et pris le premier Shinkansen prêt à partir. A bord de ce fameux train à grande vitesse, je me rendis à Kyoto, Nara, Hiroshima, etc.

Durant la visite de ces villes incontournables, j'avais croisé des hordes de touristes et j'aspirais au calme, dans des lieux moins fréquentés. Au hasard, je partis pour Nasu dans la préfecture de Tochigi où je pris un taxi pour rejoindre l'hôtel « Epinard » dont le nom m'amusait. Les Japonais adorent les mots français dont certains leur semblent élégants, doux et exotiques.

Pas de chance, l'hôtel était complet. Réservé pour accueillir des cérémonies de mariage, l'établissement utilisait un alpaga ou un lama comme témoin de l'union des futurs époux. Une nouvelle mode était née m'expliqua le directeur. Plutôt que de vivre un mariage classique, certains couples tentaient de se démarquer de la tradition.

L'alpaga était accompagné d'un des soigneurs du zoo jouxtant l'hôtel. Son pelage blanc rehaussé d'un superbe nœud papillon rouge s'harmonisait parfaitement avec la robe blanche de la promise et donnaient ainsi de très belles photos.

Plus rien ne m'étonnait en matière de mariage. Je me penchai avec intérêt sur l'album de photos que le directeur me présenta, fier de pouvoir offrir à sa clientèle ce genre de prestation.

Je feuilletai l'album et au milieu de dizaines de familles de jeunes mariés, je reconnus Masato et son père. Le directeur me raconta que ce mariage aurait dû se dérouler à Tokyo, mais que suite à un différend entre les deux témoins, il avait été annulé. Les deux chiens, initialement prévus ne s'entendaient plus du tout au point de compromettre la cérémonie, raison pour laquelle l'alpaga les avait remplacés.

Je remerciai le directeur pour ces détails. Je ne cherchai pas à comprendre la raison de la mésentente entre les deux chiens. Avais-je joué un rôle en me faisant passer un court instant pour leur habilleuse ?

Je repartis pour Tokyo, bien décidée à mettre fin à mes expériences nippones.

Je me rendis à l'aéroport où le prochain vol international partait pour la Mongolie. J'ignorais tout de

ce pays. La description, par un ami, d'une dégustation de marmotte à l'étouffée, selon une recette ancestrale, fut suffisante pour me faire acheter un billet pour Oulan-Bator.

Une fois arrivée dans la capitale mongole, il serait toujours temps de dénicher une manière originale de voyager.

Michèle PEYRAT



Le monde est fou

Mon œil perce le voile du ciel, pose un regard inquisiteur sur la terre. La bande de sable, frangée d'une écume mousseuse, est jalonnée de maisons abandonnées. Volets écaillés, ferrures corrodées, jardins arides, le lieu est tragique. Les vagues forcent la terre à reculer, malgré les blocs dérisoirement empilés par des hommes stressés. Leur mainmise sur la côte est en jeu ; le jeu est inégal, la mer gagne toujours.

À l'angle du chemin une cheminée fume, projetant dans l'air frais une chaleur délétère. L'habitant résiste, il ne partira pas. Sa maison, couverte de tuiles rouges, se tasse sous les bourrasques, croyant échapper au sort inéluctable. Au coin de l'âtre l'homme lit, fronce les sourcils, soupire et parfois pleure.

Les hommes ont fini par comprendre, rien ne va plus comme ils le souhaitent. Mais le monde peut demeurer sans eux. D'un battement d'aile je tourne le dos au rivage pour rejoindre mes compagnons, derniers rescapés de notre colonie de fous de Bassan.

Élisabeth GUÉLAËN

Validior manuum dextra

est

La plus forte des deux mains est la droite

Monsieur Lajoie était ce qu'il convient d'appeler un gentil garçon. La trentaine, célibataire, il était professeur de lettres classiques. De taille moyenne, d'un physique quelconque, il se distinguait cependant par sa mise toujours soignée et quelques raffinements comme ses boutons de manchettes en argent ou le choix d'une eau de toilette assez rare. Après de bonnes études sans histoires, il avait passé le CAPES, le certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Alors que ses maîtres l'y encourageaient, il avait renoncé à préparer l'agrégation, non par paresse, mais parce qu'il était déjà trop occupé pour pouvoir s'astreindre à la somme de travail considérable que requiert ce concours, dont le programme est clairement défini mais très étendu. Et il n'est pas question d'y présenter la moindre lacune. Il faut tout connaître pour avoir la moindre chance d'accéder à l'oral. Et à cela, Monsieur Lajoie ne se résolvait pas.

Il aimait les femmes, et consacrait l'essentiel de son temps libre à ses maîtresses. Il connaissait une femme d'une petite quarantaine, de ces femmes qui ternes et sans éclat dans leurs jeunes années, deviennent pimpantes et piquantes en approchant les quarante ans, âge qu'elles conservent ensuite une dizaine d'années. Il y avait aussi une gentille petite jeune fille, qui se demandait quand le gentil jeune homme allait la demander en mariage. Et là, Monsieur Lajoie hésitait, non que le mariage l'eût effrayé, car il envisageait déjà des arrangements, mais parce que la mère de cette jeune fille n'était autre que la pimpante et piquante dame dont nous avons parlé. Il lui arrivait aussi d'avoir des tentations éphémères. Parfois il cédait à la tentation, et parfois la tentation refusait de lui céder. Tout cela pour dire qu'il n'aurait pas eu le temps de s'atteler à l'agrégation, et encore moins de préparer sa thèse.

S'il avait été agrégé, il aurait pu demander à être détaché dans l'enseignement supérieur comme assistant, puis maître-assistant, et accéder par la suite, à condition de faire son doctorat d'État, au corps envié

des Professeurs des universités, au sommet de la hiérarchie universitaire. Avec le seul CAPES, il resterait dans l'enseignement secondaire, et c'était la rançon à payer pour pouvoir se livrer à sa passion des femmes. Il était ainsi condamné à tenter de faire partager son goût pour les lettres classiques à des adolescents ou pré-adolescents dont les centres d'intérêt tendaient, en ces années 60, à s'écarter des humanités. Il avait bien compris que sa situation professionnelle n'allait guère évoluer. Ses aînés lui avaient dit qu'il fallait à peu près un quart de siècle d'ancienneté pour parvenir à un traitement décent, mais il n'avait point besoin d'argent pour séduire.

Félix était un élève un peu faible en tout, qui passait toujours de justesse dans la classe supérieure, bref, ce qu'on appelle un élève moyen pour ne pas vexer les parents. Et les parents de Félix nourrissaient l'espoir de le voir passer son baccalauréat. Car le baccalauréat était (il l'est toujours, mais ce n'est plus que de la théorie), le premier grade universitaire, et à ce titre, était encore auréolé d'un certain prestige. C'eût été un grand bonheur pour Monsieur et Madame Jambier, qui tenaient la Boucherie moderne, et qui avaient pour les études et en particulier les études classiques, le respect craintif des âmes simples, que de voir leur fils bachelier.

Dans la classe, Félix était connu comme « le fils du boucher », un commerçant prospère qui avait une jolie maison, une 403 commerciale qui portait la mention « viandes » sur ses flancs, et une DS 19 qu'il changeait tous les ans. Mais c'était là une profession sans prestige. Ses camarades prenaient un malin plaisir à se moquer de Félix, « dont le père vend de la bidoche, de la barbaque, des têtes de veau, de la queue de bœuf ». Félix se consolait en se disant que son père aurait pu être tripier. En revanche, sa voisine de pupitre, Nadine Beaupoil, était très populaire, bien que son patronyme ait pu porter à rire. Et pourtant, ses parents étaient également commerçants de détail. Mais ils étaient confiseurs. Le magasin s'appelait « Aux délices ». Monsieur Beaupoil faisait lui-même ses confitures avec les fruits de son verger, et proposait un pain d'épices authentiquement fait maison. Il fallait voir Madame Beaupoil confectionner elle-même les berlingots. Elle étirait la pâte sucrée, la roulait encore chaude, et coupait les berlingots avec une paire de ciseaux géants. Il n'y

avait que deux parfums : le nougat et l'anis. À l'extérieur, sous le store, étaient suspendues des noix de coco. Sans doute moins riche que le boucher, Monsieur Beaupoil apparaissait infiniment plus respectable. Il portait une blouse immaculée, et non point un tablier taché de sang. Il régnait sur un univers de parfums de cannelle, de gingembre, de safran, d'orange amère et de citron, loin de l'odeur fade et écoeurante de la viande.

Félix n'était pas très heureux avec le latin. Ça rentrait mal, voire pas du tout, et Monsieur Lajoie n'était pas particulièrement charitable avec lui. Je ne peux pas dire que j'avais de l'amitié pour Félix. Je le trouvais trop niais, et je n'aimais pas sa face rougeaude. Il y en a qui disait que c'était parce qu'il mangeait trop de viande. Mais j'avais tout de même pitié, voyant qu'il s'enfermait chaque jour davantage. J'avais dit à Félix qu'il y avait eu dans l'histoire, des personnages illustres qui avaient eu au moins autant de difficultés que lui avec le latin. Je lui avais raconté l'histoire de Jean-Marie Vianney, le curé d'Ars, qui avait eu tant de mal à apprendre le minimum nécessaire pour exercer son ministère ! Allez donc dire la messe (surtout avant Vatican II) lorsque vous ne comprenez pas un mot de latin ! Et cela ne l'avait pas empêché de devenir un prêtre aux dons surnaturels, que l'on venait consulter de toute la région : un service de diligence spécial avait même été organisé pour conduire les fidèles dans cette obscure bourgade au nord de Lyon. Canonisé en 1925, le curé d'Ars était devenu le patron de tous les curés de France. Je ne lui avais pas parlé du revers de la médaille : le pauvre homme était devenu prisonnier des pèlerins et de son confessionnal, dans lequel il officiait jusqu'à 17 heures par jour.

Félix s'appliquait, mais le latin ne parvenait pas à s'insinuer dans son cerveau. Il n'assimilait ni la morphologie ni la syntaxe. Nous avions souvent quelques petits textes à apprendre par cœur. Au début de chaque cours, Monsieur Lajoie nous faisait réciter.

— Je vous écoute, Mademoiselle Beaupoil.

— Felix qui potuit rerum cognoscere causas...

— Bien, voyons la suite, le plus intéressant. Qui va nous dire la suite ? Félix, Félix Jambier bien entendu !

Et Félix balbutiait :

— at... at... at...

— At... quoi ? Atchoum ? Je ne vous ai pas demandé d'éternuer, Monsieur Jambier

— À vous, Monsieur Loiseau.

Je connaissais parfaitement le texte, et je récitai sans hésitation :

— *Atque metus omnes et inexorabile fatum subjecit pedibus strepitumque Acheronis avari.*

— C'est parfait, je vous remercie. Subjecit pedibus... Hé bien comment traduiriez-vous subjecit pedibus Monsieur Jambier ?

Félix était très embarrassé, il n'avait rien compris, pas plus le début de la phrase que le milieu. et la classe commençait à s'amuser ferme. Monsieur Lajoie n'était plus dans son rôle. Au lieu d'aider Félix comme aurait dû faire un bon professeur, il faisait un numéro comique pour s'attirer la sympathie des autres élèves en abusant de sa position, et ce aux dépens du pauvre garçon. Hé bien, si vous ne savez pas ce que signifie *subjecit*, que veut dire *pedibus* ?

— *Pedibus*, un pédibus, ce n'est pas le petit bassin dans lequel on se trempe les pieds avant d'entrer dans la piscine ?

Évidemment, toute la classe se boyautait !

— Et si votre bassin c'était un pédiluve ? Ça n'est pas comme ça que vous aurez votre bac, et si vous n'avez pas votre bac, qu'est-ce qui vous reste à faire ?

— Commis boucher ! répondait toute la classe en cœur. Et j'avoue aujourd'hui ne pas avoir été le dernier à lancer cet infâme *commis boucher* !

Un jour, Félix tendit au professeur une boucle d'oreille qu'il avait trouvée par terre :

— M'sieur, j'ai trouvé ça.

— *Dum quaerit escam, margaritam repperit gal-lus* ! répondit Monsieur Lajoie.

Presque toute la classe connaissait cet exemple de grammaire adapté de Phèdre, la fable du coq qui en cherchant sa nourriture, trouve une perle. Presque toute la classe avait compris l'allusion, sauf naturellement un Félix hébété, qui fut salué par des caquètements et des *cocorico* !, avec l'approbation tacite d'un Lajoie très heureux de son effet. Alors, Félix sortit de son cartable une feuille qu'il avait dérobée à son père.

Si son père avait été doreur sur bois, c'eût été une feuille d'or. S'il avait été médecin, c'eût été une

feuille de soin. Mais comme il était boucher, c'était une feuille de boucher. Le garçon la saisit prestement de la main droite. D'un seul coup, il fendit le crâne de Monsieur Lajoie en s'écriant : *Validior manuum dextra est*. C'était la première fois que Félix nous sortait sans erreur un exemple de grammaire.

Monsieur Lajoie n'était pas mort, mais cela ne valait guère mieux. Transporté à l'hôpital, il fut opéré en urgence et sauvé par miracle. Il en conserva de graves séquelles et fut mis en invalidité. C'est alors qu'il regretta amèrement d'avoir sacrifié à ses freddaines la préparation de l'agrégation. Nous n'avons jamais revu Félix. Peu de temps après les faits, la boucherie de ses parents était en vente. Le professeur qui vint remplacer Monsieur Lajoie était une dame proche de la retraite. Elle avait les cheveux cendrés, avec de beaux yeux bleus, un sourire plein d'indulgence et ne savait pas beaucoup plus de latin que nous.

Philippe ROUYER

Évolution

Les leçons viennent des expériences, ainsi votre goût pour les "sujets" plutôt qu'un thème libre a été remarqué. L'atelier des *Écrits-20* (dont plusieurs membres figurent parmi les signatures du présent numéro) est aussi riche d'enseignements : recevoir une invite avec des suggestions de développement plaît beaucoup ; la liberté d'adopter une de ces suggestions – ou aucune – fait l'unanimité. De même, les abonnés à la lettre hebdomadaire se félicitent de lire des nouvelles puisées dans les anciennes revues.

Ces constats sont entendus par l'équipe au gouvernail ; elle prépare un cocktail de ces leçons pour votre plus grande satisfaction.

Avant l'été, le site *La Nouve* (promotion de la nouvelle) et celui des *Amis des Mots* (ateliers d'écriture) vont se transformer et accueillir une petite sœur, *La Libre Aire* où vous trouverez des reprises de recueils du XIXe siècle, un tantinet oubliés, et des activités d'écriture... de nouvelles modernes !

La suite ne tardera pas à venir !

Le feu d'un indigné

Il n'était pas 18 heures que déjà le père Ignace était éreinté, seuls le café et le sens du devoir le maintenaient éveillé. Quarante ans, et parfois il se sentait si vieux. Son intervention auprès des missionnaires de la charité l'avait accaparé toute la matinée et la révision du bulletin paroissial avait eu raison de son après-midi. Célibataire par fonction et assuré de ne déranger personne, il bâilla sans retenue.

L'appartement était meublé du strict nécessaire, quoique le bureau regorgeait d'ouvrages et de petits cadeaux en tout genre. Sur une bibliothèque en merisier, quelques babioles modernes côtoyaient d'anciennes statuettes en pierre ou en bois terne. Un fauteuil molletonné et d'un âge avancé procurait un grand confort au prêtre qui aimait s'y enfoncer, plus souvent pour une lecture studieuse que pour une sieste. Sa vie était passionnante mais parfois la tâche semblait impossible : gérer quatre clochers et autant d'équipes pastorales, assumer des missions pour le diocèse, tantôt apostoliques, tantôt diaconales, promouvoir le denier du culte et bien évidemment assurer une liturgie vivante et dispenser les sacrements, sources et sommets de la vie chrétienne. Les joies étaient tout aussi nombreuses et, chaque jour, il rendait grâce pour le bonheur de consacrer son existence à l'éveil des consciences et pour l'honneur d'être au service de ses frères et sœurs en humanité.

Le prêtre aux cheveux poivre et sel était très apprécié de sa communauté dont tous les membres lui reconnaissaient une présence charismatique. Bel homme, en d'autres circonstances, il aurait assurément été un merveilleux époux et un bon père de famille, les dogmes en avaient toutefois décidé autrement. Le sacerdoce de prêtre était un engagement qui exigeait un dévouement corps et âme.

Le père Ignace se fit couler un nouveau café serré, se frotta les yeux et s'étira les bras et le dos avant de récupérer sa tasse. Pour compléter cette pause de fin d'après-midi, il envisagea de voir ce que le petit écran pouvait lui offrir. Il se mit à chercher ses lunettes, d'abord sur sa table de chevet où il fut persuadé de les trouver, puis sur son bureau où il souleva des journaux d'une main agacée. Aucune trace des lunettes. Soupissant après lui-même, il vérifia ensuite dans les tiroirs, scruta minutieusement entre deux

pires d'ouvrages, envisagea la salle de bains, en vain. Maintenant exaspéré, il prospecta même dans la cuisine, investit tout l'appartement... et dénicha finalement ses lunettes dans la poche de sa veste. Il n'avait pourtant aucun souvenir de les avoir mises là ! Décidément, la fatigue lui jouait de mauvais tours...

Lunettes sur le nez et télécommande à la main, le prêtre s'affala dans son fauteuil, vagabonda au fil des chaînes, toutes plus absurdes les unes que les autres. Comme si la bêtise était une matière gluante, il s'attarda pourtant, là sur un jeu, ici sur une enquête criminelle. Estimant que chaque programme était une fenêtre sur notre société et que chaque succès télévisé reflétait une facette de notre conscience collective, il ne détourna pas le regard. Vint le tour des publicités : une voiture incarnait la liberté, un yaourt procurait un plaisir orgasmique, un savon sublimait le corps lavé jusqu'à la perfection, une bière aidait l'homme viril à conquérir la belle de ses rêves, une couche-culotte était un investissement pour l'avenir du bambin, le chocolat le rendait plus malin, une piscine était la réussite d'une vie, ce voyage votre destinée !

Le père Ignace bâilla bruyamment.

Une déesse apparaissait à l'écran, lèvres entrouvertes et déhanché sulfureux, domptant des mâles qui succombaient et se prosternaient à ses pieds. Elle tenait entre ses doigts lascifs un flacon ciselé comme le cristal dans lequel brillait un élixir envoûtant. Une goutte de parfum glissa le long de son cou ambré. Le prêtre résista sans peine à cette vulgaire tentation. Même sans vœu de célibat, il n'aurait pas fléchi face à cette beauté superficielle ! De toutes façons, même s'il restait un homme avec ses préférences et ses attirances, sa vie suractive ne laissait aucune place pour céder aux félicités de la chair. Il éteignit le téléviseur d'un geste las et ferma les yeux.

Dans une autre vie, une femme attentionnée et sans artifice aurait fait son bonheur. Il imaginait parfois sa joie rayonnante et sa fraîcheur pétillante. Il était de ceux qui espéraient que les temps changeraient et que les prêtres pourraient un jour fonder une famille. En attendant, au Vatican et ailleurs, les héritages de l'Histoire emmenottaient cette perspective. Lucide, Ignace savait que de son vivant, jamais la sainte Église ne bénirait son union avec une femme, aussi merveilleuse fût-elle.

Lui revint en mémoire ce curé qui lui avait glissé

un jour dans le creux de l'oreille que son vœu était le célibat – et non la chasteté monacale – une subtile différence qui selon lui interdisait la vie conjugale et non la romance. Aussi ce curé avait discrètement entretenu une union consentie sans les liens sacrés du mariage. Le père Ignace était bien trop respectueux des règles pour ainsi jouer avec les mots. En son for intérieur, il préférait assumer, museler son désir, aidé de la prière, sublimer l'antre de ses pensées et ne jamais trahir sa mère l'Église.

Il soupira lourdement. La télécommande lui glissa des mains et se perdit dans un pli du fauteuil. Il s'endormit.

Au beau milieu de la nuit, il se leva, somnambule.

La force de sa conscience contrôlait son corps, simple outil au service de son esprit. Il glissa un col romain à sa chemise noire, endossa une veste de cuir sombre qu'il ferma jusqu'au torse, se coiffa d'un bonnet noir et se munit d'une paire de gants. Avec des gestes mécaniques, il fourra dans un sac à dos un bidon de trois litres d'essence. Dans sa poche, il enfourna une boîte d'allumettes...

Dehors, une nuit de novembre recouvrait la ville. Père Ignace avança d'un pas lent mais assuré, tout de noir vêtu, murmurant une psalmodie inaudible, le souffle régulier. Seule se distinguait la bandelette blanche de son col romain. Rien ne laissait transparaître le feu qui brûlait en son âme.

Le somnambule s'arrêta devant le local d'un parti politique. Sur la devanture étaient affichées les figures de proue, souriantes et confiantes, aux côtés de slogans qui promettaient un avenir épuré, une nation authentique. Cauchemar ! Même endormi, le prêtre savait que leurs discours entremêlaient tous les amalgames : les minorités étaient critiquées, les extravagants moqués, les migrants lapidés de préjugés, la liberté murée par la peur. Ce qui agitait plus encore le prêtre était que ces partisans se réclamaient des valeurs chrétiennes et fondaient leur doctrine sur les Évangiles eux-mêmes. Sauf que le père Ignace n'entrevoyait dans leurs orientations politiques ni amour ni réconciliation des peuples, ni égalité des droits, ni fraternité entre couleurs de peau, ni construction d'une société apaisée.

Dans ce quartier résidentiel plutôt huppé et réputé tranquille, aucune âme ne rôdait, pas une voiture ne

circulait. Le somnambule rapporta contre la vitrine plusieurs poubelles jaunes qui débordaient de journaux et de cartons en tout genre, parfaits pour allumer le feu de son indignation. Il sortit son bidon d'essence et déversa les cinq litres du liquide explosif sur les combustibles.

Sans accusation ni sermon, il gratta une allumette. Son extrémité soufrée s'embrasa, son énergie impétueuse défia la nuit. La flammèche se calma et se refléta dans les pupilles du prêtre qui ne vacillaient pas. Il laissa tomber ce feu dans une poubelle jaune, et en un rien de temps de hautes flammes s'élançaient et léchaient la devanture du local. Une furieuse chaleur submergea le somnambule, subjugué par la danse tumultueuse du feu qui assiégeait et dévorait la façade.

Serein et hypnotisé, il fredonna une louange les yeux grands ouverts. Tête inclinée, sa prière s'éleva face à ce feu vivifiant. Lui qui se savait aimé ne demandait rien pour lui-même, il intercéda en faveur des malheureux accablés par la maladie, le deuil et la solitude. Des dizaines de visages lui venaient à l'esprit, et il pria avec ferveur pour que la miséricorde les touche.

Détachant son regard des flammes enivrantes, il enfouit calmement ses mains dans ses poches et s'en alla. Une aura orangée brûlait dans son dos tandis qu'il s'éloignait, passant du halo d'un réverbère à un autre. Il marcha machinalement jusqu'à atteindre le bord du fleuve. Là, perdu dans ses rêveries, il contempla l'eau s'écouler. L'œuvre de cette nuit enfin accomplie, d'un pas paisible, le prêtre somnambule retourna à son fauteuil.

Thomas LOP VIP

Côté mer

Depuis plusieurs jours, le bateau ne bouge plus. La mer où il ne se passe rien étouffe les vagues qui ondulent au loin, à la lisière de l'île. Il ne sent pas le moindre souffle sur sa peau qui sait pourtant si bien percevoir les vents et leur langage. Il reste immobile pour économiser ses forces. Comme tous les marins solitaires quand ils ne bougent pas, il sent son esprit chavirer. Parfois, une fée blanche s'approche, touche son front, lui tient un instant le poignet et donne des petits bonbons dont il ne reconnaît pas le goût.

D'autres fois, une sirène bleue lui offre de la nourriture. Il sait qu'il faut qu'il se ressaisisse, il ne peut pas rester là, à la dérive, mais il est si fatigué. Et ce maudit vent qui ne se lève pas.

— Je pensais qu'une chambre côté mer allait l'apaiser, mais j'ai l'impression que c'est l'inverse, dit l'infirmière à l'aide-soignante. Viens, on va rouler son lit dans une chambre côté ville.

Marie DERLEY

Révélation

Pedro avait parcouru les rues grises pour se rendre à son travail, ne jetant qu'un coup d'œil au ciel, aux tours de la cathédrale perdues dans les nuées, battues par la pluie qui posait ses rayures sur la ville. Il avait hâte d'arriver, avant les autres, pour mettre au net quelques dossiers, craignant de ne pouvoir le faire dans le tumulte de la matinée, et d'accumuler des retards inexplicables.

Afin de faire entrer la lumière et un peu d'air neuf dans le volume terne du passage qui lui servait de bureau, Pedro ouvrit fenêtre et volets avant même de s'être débarrassé de son manteau couleur de poussière. Il agissait toujours de même, sans s'arrêter ; la peinture écaillée, la crasse séculaire des huisseries le répugnaient.

Cette fois, son geste se ralentit en plein mouvement. En écartant l'un des panneaux des volets, il découvrit, posées sur l'appui souillé de la fenêtre, une toute petite bougie protégée du vent par une coupelle de plastique bleu et une orange placée sur un napperon de papier découpé. S'agissait-il là d'un cadeau, d'une attention ? Pour qui, pour quoi, de qui ?...

Cette vieille maison laide et sinistre qu'il habitait 10 heures par jour pour gagner sa vie ne méritait aucune considération...

La main sur un panneau du volet, Pedro, interloqué, un peu stupide, détailla les objets. Son regard se releva en direction du trottoir opposé où il aperçut une petite femme brune et ridée, habillée de sombre, d'un âge déjà respectable. Elle tendait une main ouverte vers lui, comme pour signifier que l'orange, la flamme, la coupe et le napperon lui étaient destinés, à lui en particulier, rien qu'à lui !

Il en fut étonné, ne s'attendant à rien de tel, s'in-

terrogeant, s'acharnant à trouver du sens aux circonstances. Il entreprit un dialogue sourd avec la petite femme d'en face : lui, déniait l'attribution, elle, la confirmant.

Il dut se résigner face à l'obstination de son interlocutrice et, d'un bref mouvement de tête, remercia.

— La malheureuse ! Elle se trompe de personne, pensa-t-il.

Il prit la peine de jeter un coup d'œil par le carreau de la fenêtre refermée. La femme se tenait toujours là, comme figée dans le vent, les mains jointes au niveau de la taille, fixant la croisée qui venait de se clore. Ses lèvres semblaient remuer. Pedro laissa retomber le rideau gris de saleté et se mit au travail.

La bougie brûla longtemps auprès de l'orange.

En fin de la matinée, abruti par toute une activité absurdement nécessaire et urgente, Pedro éprouva le désir de s'aérer un instant à la fenêtre.

La bougie et l'orange étaient toujours là, la femme grise aussi. Elle n'était plus seule dans le vent. Deux autres femmes brunes, habillées de sombre et d'âges indéfinissables, le regardaient et séparaient leurs mains jointes pour lui indiquer quelque chose en contrebas de l'appui de la fenêtre. Pedro se pencha et vit sur le trottoir deux lumignons semblables au premier, accompagnés l'un d'un paquet de bonbons, l'autre d'un pain au lait...

Interdit, il hésita longuement puis finit par remercier en inclinant la tête et referma la croisée.

Pedro s'assit, son crâne vacillait. Il fouillait en lui-même en quête du sens à donner à cette étrangeté, persuadé de faire l'objet d'une radicale méprise.

— Que se passe-t-il ? Que signifient ces cadeaux, ces lumières ? Pourquoi me seraient-ils destinés ? Que vais-je dire à mes collègues, à mes chefs s'ils voient la même chose que moi ? Faisons comme si de rien n'était ; d'ailleurs, je ne comprends rien, abîmons-nous dans le travail !

Et il entama la rédaction d'une nouvelle requête administrative tout aussi capitale et essentielle que les précédentes. Pendant son pensum, il leva plusieurs fois la tête, s'interrogeant sur ce qu'il avait vu. Cela occupait de plus en plus son esprit.

Le midi, Pedro décida, comme à l'accoutumée, de sortir de la maison de travail avec quelques-uns de

ses collègues affamés, en direction de la cantine du personnel. Il ne tourna pas la tête vers les mystères du matin, de manière à ne pas attirer l'attention de ses camarades. Il espérait qu'ils n'avaient rien aperçu, redoutait leurs plaisanteries et qu'ils lui imputent les incongruités survenues sous sa fenêtre... Il ne saurait que répondre à leurs sarcasmes déplacés !

Il s'en tenait pour lui-même à la prudente apparence du déni. Il mit entre parenthèses quelque chose qu'il entendait garder pour lui, qu'il éluciderait plus tard, à tête reposée... Peut-être.

Par bonheur, personne ne lui adressa la moindre question.

Au milieu de ses camarades, il baissait la tête, car le vent avait redoublé et la pluie cinglait les passants avec ardeur. Mais il perçut que la rue n'était pas tout à fait vide : un groupe semblait s'être mis en mouvement dès qu'il avait franchi le portail vermoulu. Une convergence se dessinait, dont il constituait le centre.

Pedro ne voulait pas lever le visage, il restait enfoncé dans son manteau, la main serrée sur son col, la capuche ramenée sur le front. Presque farouche, il ne souhaitait pas voir et pourtant il savait que cela le concernait, sans comprendre en quoi.

Il marchait dans la bourrasque, plus lentement.

Une trentaine de femmes et d'enfants accompagnés, à distance, par quelques hommes, entourèrent Pedro et ses collègues. Ces derniers se récrièrent et se déclarèrent importunés. Lui n'intervint pas, il ralentit sa marche jusqu'à s'arrêter. Il se laissa encercler par le groupe qui ne disait rien avec la bouche, mais le dévorait des yeux.

Les enfants fixaient Pedro avec une intensité brûlante. Les vêtements dépareillés, imprégnés de pluie, semblaient portés par des gitans, des gens habitués à vivre dehors. Pedro ne les avait jamais vus, il s'interrogeait.

La petite bande paraissait se renouveler sans cesse dans un large mouvement circulaire, lent, mais ininterrompu. Les femmes apparues au premier rang laissaient place à des enfants, puis des hommes basanés saluaient Pedro en inclinant la tête avant de céder la place à d'autres femmes ou des enfants s'immiscant entre elles. Des vieilles posaient leurs mains ridées sur l'imperméable de Pedro. Il les éloignait en douceur.

Ce ballet lui donnait le tournis : que pouvait signifier tout cela ? Combien étaient-ils ? Le nombre augmentait ou était-ce une illusion ?

Pedro cherchait dans sa mémoire la trace de ces visages, ou le souvenir d'un rêve... en vain ! Il ne les avait jamais rencontrés. Dans son esprit de plus en plus bouleversé, il retournait les événements énigmatiques de la matinée, puis fixait à nouveau son attention sur les physionomies qui dansaient devant lui. Il ne comprenait rien, habité par la certitude intime de se tenir là à bon escient.

Il n'avait aucune envie de fuir cette position paradoxale, inexplicable, où il se trouvait.

Les gens se mirent à murmurer, comme s'ils psalmodiaient en marchant. Que disaient-ils ? Que voulaient-ils lui signifier ? S'exprimaient-ils en français ? Pedro ne les entendait pas. Ils paraissaient tous attendre quelque chose. De lui, Pedro, très modeste rédacteur fonctionnaire ! De quoi pouvait-il être le centre ?

Pedro conçut une seconde de désespoir :

— Je ne puis rien pour personne. Je n'ai rien à leur déclarer. Je suis incapable de... Je ne puis rien pour eux... Je ne sais quoi leur dire... Pourtant... Il suffirait de peu, me semble-t-il...

Soudain, il fut détourné de lui-même. Les rangs s'écartèrent devant lui, immobile. On laissa passer une mère portant une enfant malade, le visage maigre et jaune, couvert de croûtes verdâtres, les joues délavées par de mauvaises fièvres tenaces. Elle pouvait avoir 8 ans, peut-être 10, pas davantage.

La mère assura dans un espagnol chevrotant que le médecin de la Croix Rouge avait accordé à sa fille quelques heures à survivre. Elles arrivaient à pied des faubourgs de la ville pour le voir ; elles avaient entendu parler de "Don Pedro" (ainsi l'appelait-elle) ; elle n'avait plus d'autre espoir que lui !

À ce moment-là, dans les tourbillons de la pluie battante, au milieu de cette petite foule interlope et mal fagotée, au sein de cette cohorte de pauvres, loin, très loin de ses collègues qui ne comprenaient rien et l'appelaient pour le faire venir, face à la douleur muette de cette fillette emportée de fièvre, face à l'attente folle de cette mère désespérée présentant au bout de ses bras son enfant presque morte, dans cette situation impossible qui résonnait de tout l'absurde de la vie, dans la fureur et l'indifférence des élé-

ments, Pedro prit conscience de la nécessité intime qui le possédait. Il eut la sublime révélation : au-delà de son irrémédiable faiblesse, il pouvait quelque chose.

Il reçut la leçon ardente, en profondeur. Une lame de fond intérieure balaya ses interrogations rationnelles, ses doutes. Il était habité, quelque chose de dense et de sacré rayonnait de son cœur, impossible à contenir. Il ne pouvait manquer cette injonction radicale, impérative, exigeante. Il devait y répondre, sans même savoir d'où elle venait. Il se sentait en mesure de surmonter les pesanteurs du monde pour le bien de ceux-là qui lui accordaient leur confiance. Il comprit en un instant le sens de leur dévotion à son égard comme un appel providentiel et urgent à ouvrir son cœur à la compassion, sans condition.

Il rejeta en arrière sa capuche ; le vent froid cingla la pluie sur son visage. Pour la première fois depuis longtemps, il sourit. Le sourire fut si impérieux, son pouvoir fut si évident, que la petite fille en ouvrit les yeux, de la couleur revint sur sa face. Elle leva des mains étiques et tremblantes en direction du visage de Pedro. Il la prit dans ses bras, indifférent à la puanteur de la maladie et des haillons. Il concentra la miséricorde qui l'enveloppait sur le front de l'enfant qu'il embrassa. Il la tint ainsi, tout contre lui, la fixant avec une intensité extraordinaire, dont il ne se serait jamais cru capable.

La fillette sortit peu à peu de son apathie, avec force et rage, elle finit par articuler, avec un sourire las, quelques mots qu'on traduisit à Pedro :

— ... C'est... bon... C'est bon... Le chaud !

La petite se mit à gigoter, à gémir puis à larmoyer, tel un bébé au réveil d'un mauvais rêve. Ses yeux commencèrent à briller. Une fine trace de couleur se déposa sur les joues. Pedro poursuivait son harmonie avec l'esprit de l'enfant. Il ne vit pas que tous, hommes, femmes, enfants, étaient tombés à genoux autour de lui, mains jointes, en pleurs.

Peu après, des affligés de tous les horizons vinrent vers la petite ville. Don Pedro, comme on le dénommait, ne retourna plus au travail, il consacrait son temps à sa mission, tournant le dos à son passé.

Le mystère qui l'entourait étonna. La presse et ses photographes se bousculèrent autour du phénomène inexplicable.

Mais aucun ne réussit à prendre un seul cliché correct de Pedro, alors même que celui-ci posait, candide, presque souriant. Toujours en compagnie de nombreux « fidèles » ainsi qu'ils aimaient à se désigner.

Les photos développées sortaient surexposées, blanches, saturées, elles ne fixaient de lui qu'une aura éblouissante de lumière.

Jean-Pierre BOUGUIER



Horizons

La petite fille, assise sur le sable, s'abîmait dans une contemplation grave.

Que se trouvait au-delà de l'horizon, à l'autre bout de cette étendue bleue qui la fascinait ? Elle avait cinq ans et restait seule avec ses interrogations.

Du plus loin que remontaient ses souvenirs, elle n'avait jamais pensé que les adultes étaient en capacité de l'aider. Plus tard, à l'école, elle apprit les pays, les frontières, les mers. La question enfantine la taraudait toujours.

Née avant Internet, elle dévorait tous les livres qu'elle trouvait. La culture l'enrichissait mais les personnages historiques ou romanesques restaient des idées, sans chair ni consistance. Ils appartenaient à un monde inaccessible. Elle savait maintenant qu'elle était en Afrique et qu'en face était la France. Les voyages n'étaient pas encore faciles.

Puis un miracle advint : une bourse d'études lui fit traverser la mer. Le cœur battant, elle se retrouva dans le pays d'en face. Avec les gens d'en face.

Baya BOUALEM

Bourrasques

La tendresse des petits riens. Les pas grands choses d'amour qui ont laissé des trous. Autant dire de vraies béances après trente-deux ans de vie commune. À commencer par ce fichu morceau de sucre... Jacques s'en chargeait chaque matin. En faisait craquer une moitié dans sa paume gauche, histoire de préserver les mains tremblantes de Viviane.

Oui, cette pauvre Vivi, désormais seule en butte avec sa marotte de la trempette du morceau de sucre dans son café matinal. Violence précoce pour l'heure du petit-déjeuner. Foutu sucre ! Qui lui en fait voir, résiste et refuse de céder entre ses doigts. Qui crisse sur sa peau sèche, lui malmène les mains et surtout le cœur. Pas de répit pour la douleur. Même ce satané sucre s'évertue à ce qu'elle n'oublie pas : Jacques n'est plus et ne sera plus. C'est bien ce que lui dit cet empaffé de sucre tous les jours depuis un peu plus de sept mois. Deux cent vingt-trois jours pour être précis !

Depuis que le temps et la vie se sont scindés en deux blocs distincts, contrairement à ce maudit sucre. Depuis que l'existence se pense en deux ères sans commune mesure. Sans continuum, sans transition. Deux blocs sectionnés, avec brutalité, sans possibilité de réconciliation. Dans un avant, ce temps de Jacques et de ce qui méritait d'être vécu. Et puis ce maintenant sans queue ni tête, délié de tout mais sans fin.

Les mois ne font plus sens pour Viviane. Surtout pas ceux à venir. Parce qu'il y a eu le bonheur de la vie à deux ou de ce qui s'en rapprochait le plus pour elle. L'odeur rassurante de Jacques dans les draps du lit. Leurs fous rires au cours des années et leurs regards entendus. Ces simples regards qu'ils échangeaient et qui suffisaient pour déterminer la boutade que l'autre avait sur le bout de la langue. La grille de mots fléchés aussi. Jacques et Vivi la laissaient traîner sur la table d'appoint de l'entrée. Chacun la complétait en passant et en se promettant de faire mieux que l'autre, pour le plaisir de se taquiner. Un jeu de complicité comme tant d'autres. Un énième. Et même ces conneries de détails qui agaçaient Viviane avaient été des moments de grâce, bien qu'elle l'ignorât jusqu'à présent. Moins que des brouilles mais des causes réelles d'énervement à l'époque. Des futilités en somme, le poids de sa croix.

Le fardeau de sa culpabilité, pour son irritabilité passée de ménagère devant les chaussettes sales de Jacques. Il les abandonnait toujours à côté du panier à linge. Il lui aurait suffi de soulever le couvercle pour les mettre dedans !

Sans compter ses maquettes miniatures de bateaux qui encombraient la salle à manger. Son tic verbal ou plutôt sonore : « hum, hum » quand il cherchait à se concentrer. Combien de fois avait-elle pu s'exaspérer de ces menues vétilles ? Définitivement trop.

À tort surtout. Car plus rien depuis. Juste le froid imposant de la maison. Et la solitude infinie de Viviane. Ses pieds gelés la nuit sans un corps auquel venir les réchauffer. Le crissement du plancher sans aucun pas qui s'ensuit. Les mauvais tours constants de son cerveau d'épouse. Traîtrise quotidienne de cet encéphale aussi sadique que conditionné. Un claquement de portière de voiture dans la rue. La certitude durant un fragment de seconde que Jacques s'apprête à franchir le pas de porte. Le coup de poing du réel en guise de rappel du pire. Un pire décidément partout dans l'absence et d'abord, dans ces fameux rituels et tous ces petits riens, que Jacques et Vivi avaient gravés dans leurs années de mariage. Avec pour seul reste, le sentiment d'une danse macabre chaque fois que Viviane se doit d'accomplir en solo, ce que Jacques et elle ne faisaient jadis, qu'à deux.

Un peu comme maintenant. Dans ce dimanche qui garde les allures de tous les autres dimanches. Comment parvenir à enfiler ne serait-ce que sa veste ? Jacques avançait Vivi dans son mouvement pour la vêtir durant toutes ces années. Galanterie surannée, vestige d'une attention qui avait survécu aux décennies de la vie à deux.

Comment de même s'aventurer jusqu'à la boulangerie ? Traverser, au retour, le parc Brassens, fréquent témoin de leur affection ?

Comment poursuivre cette habitude sacrée du dimanche sucré et sa ronde des pâtisseries en guise de repas ?

Comment ? Oui, comment quand tout est au-dessus des forces de Viviane ?

Que les pâtisseries aillent se faire voir après tout ! Il est peut-être l'heure d'envisager de nouveaux us et coutumes ?!

Non. Impossible. Au soulagement de l'évitement

du réel, succède l'angoisse. Viviane en a une boule au ventre. Que restera-t-il de ses trente-deux années aux côtés de Jacques, si elle se déleste de ce qui constituait leurs journées ? Fétichisme absurde pour des traditions qui n'en étaient que pour eux.

Elles sont tout ce que Viviane conserve de ces années à deux. Tout ce qui la rattache à Jacques. Alors Viviane lutte. Elle tente de sauver quelque chose. Quoi exactement ? Pour se leurrer un peu. Pour faire comme s'il lui était possible de maintenir un peu de Jacques, et d'elle, la Vivi de Jacques, dans ce présent qui s'entête à se poursuivre sans eux deux.

Le ciel est bleu. Les oiseaux pépient. Le vent souffle, se gonfle.

Des bourrasques viennent pousser Viviane dans le dos. Elle avance. Ce vent la remet sur le chemin de la vie. La boulangerie n'est plus si loin.

Les fleurs de printemps sont déjà sorties. On dirait qu'elles éclosent sur le chemin de Viviane. Comme si elles l'avaient attendu tout l'hiver.

Une douceur impromptue la gagne. Elle évolue avec cette étrange sensation de bras, pourtant inexistants, qui l'enveloppent.

Les effluves printaniers semblent balayer toute cette gravité qui la définit depuis des mois. Sans même s'en apercevoir, Viviane relève la tête. Marche en regardant de nouveau le monde. Ce monde qui peut être beau, qui lui apparaît agréable et l'émeut. Les arbres palpitent de sève. La vie est autour d'elle. Elle avait oublié l'existence du monde...

Dorénavant, l'odeur chaleureuse des viennoiseries la surprend. Le sourire sincère et familier de la boulangère lui donne le sentiment d'être un peu moins seule. Viviane croit se rappeler qu'il y a quelque chose au-delà du chagrin. Elle se sent pourtant prête à pleurer. Sa lèvre tremble, sa paupière droite tressaute en retenant une larme.



La sollicitude de la boulangère pourrait bien la faire chialer comme une gosse. Viviane se démène d'autant plus pour ne pas craquer, que la boulangère lui offre un Paris-Brest. Cadeau de la maison. En hommage à Monsieur Jacques qui les aimait tant.

La reconnaissance s'avère pesante ; tout pourrait déborder comme de rien de Viviane, toutes ces émotions. Le monde se souvient de Jacques. Ne l'oublie pas.

La vie est donc moins cruelle que prévu. Est-ce sensé d'en éprouver de la gratitude ? Seulement possible de remercier l'existence pour cette pensée à l'égard du mort ?

Une nouvelle bourrasque conduit Viviane. Elle se sent guidée. Traverse le parc où, Jacques et elle, avaient s'attarder, s'appesantir sur le « banc de la tendresse » comme le surnommait Jacques. Celui-là même où ils s'asseyaient l'un contre l'autre. Elle, la tête sur son épaule. Lui, qui lui parlait d'une voix douce, des oiseaux, de la nature et de la poésie des saisons. Nostalgique mais sensible comme jamais au lyrisme de cette végétation en réveil, Viviane respire à pleins poumons.

Les cerisiers du Japon sont en fleurs. Majestueux et délicats. Elle repense à l'émerveillement qu'ils suscitaient dans les yeux de Jacques. Elle croit se voir à travers ses yeux, à lui, qui lui contait la magie des arbres. Une féerie. À n'en pas douter en cette minute enchanteresse.

Les arbres se mettent à pleuvoir sur Viviane. Les fleurs des cerisiers du Japon entament un ballet de pétales, tournoient. Juste pour Viviane noyée sous les fleurs. Vivi se met à rire. Un rire franc, revenu d'entre les morts après sept mois d'une tragique pesanteur. Étourdie et ressuscitée d'une certaine manière, Viviane continue son chemin en souriant. Une fillette s'illumine en la croisant, lui lance dans sa sincérité d'enfant :

— T'es trop belle Madame !

Viviane rit de nouveau. Le vent la pousse encore, la reconduit jusque chez elle. Ou plutôt chez eux.

À quelques pas de leur maison, Viviane sent un nœud revenir lui serrer la gorge. Jacques ne sera pas là quand elle franchira le seuil. Cependant, elle a beaucoup à lui dire : ces instantanés de bonheur, la boulangerie, le vent, le printemps... Le cœur redevenu lourd, Viviane ne sait plus si elle doit, ni encore

moins si elle veut, rentrer. La vie ne serait-elle pas davantage dehors ? Partout mais surtout loin de cette maison au temps figé par le chagrin ?

Un ultime coup de vent sévit, bouscule Viviane. Propulsée, elle fait un bond contre son gré, lève une fois de plus inopinément la tête et assiste à de l'incongru. Le postiche d'un passant s'envole. Dévale la rue loin devant lui et son crâne nu.

Pauvre malheureux, dépouillé de tout et d'abord de sa dignité. Viviane regarde, ébahie, cette tête chauve courir après sa perruque. Ce n'est plus de rire qu'elle est prise mais bien d'hilarité. Les larmes qui lui coulent le long des joues, ne sont pas de tristesse. Viviane pleure de jubilation. La vie est drôle. Comme avant. Comme elle pouvait l'être avec Jacques.

Rentrer ne fait plus peur à Vivi. Elle croit avoir passé une petite heure avec Jacques.

Cette matinée était son clin d'œil à lui, pour elle.

Elle en a la certitude.

Jacques ne sera jamais tout à fait mort. Il vient de lui dire, en quelque sorte, qu'il l'accompagnera jusqu'au bout du chemin.

Fabienne MARTIN

À bas les vacances

Gamin, je passais mes étés en colo. Mes parents assuraient que ça me ferait du bien, mais je les ai jamais vus à ma place.

On dormait comme des loirs, parce que les balades nous crevaient au lieu de nous aérer les méninges. Les commerçants surveillaient leurs bonbecs, parce que la bouffe, on en reparlera ! Le pire, c'était la chaleur, un truc à nous lessiver : pas idée d'envoyer les gosses du Nord dans le sud.

Un jour, on randonnait avec un bataillon de Chasseurs alpins, quel honneur ! Eux coupaient les lacets en sifflotant, et nous, dans la force de l'âge, nos pattes pesaient une tonne, la casquette dégoulinait de sueur. À se demander si on verrait le lac promis.

Après ces vacances, je n'avais qu'une idée : retourner à l'école. Là, je m'ennuyais, mais au moins, je me reposais.

Robert FAUNE